

Dix pistes pour une Eglise plus synodale **Bruno Bouvet La Croix 21 mai 2021**

Pour la Pentecôte, « La Croix » donne la parole à des catholiques français représentant un large panel d'états de vie et de sensibilités.

Dix pistes pour une Église plus... démocratique ? Reconnaissons-le, cet adjectif a brûlé la plume au moment de donner un titre au dossier traditionnel de Pentecôte de *La Croix*. Mais puisqu'il est entendu que l'Église n'est pas une démocratie, nous lui avons préféré « *synodale* », plus juste d'un point de vue ecclésiologique et théologique. Tant pis si ses racines grecques ne rendent pas le mot très accessible et ont tendance à l'enfermer dans un entre-soi dont il a précisément vocation à sortir, le terme a des allures d'urgence prioritaire pour une Église fragilisée à bien des égards : crise des abus, cléricalisme, vocations en berne...

Le constat n'est d'ailleurs pas nouveau et n'émane pas d'un sociologue ayant des comptes à régler avec l'institution. Il a été posé le 17 octobre 2015 par... le pape lui-même dans un discours qui a marqué les esprits et mérite d'être relu. « *Le chemin de la synodalité est celui que Dieu attend de l'Église au troisième millénaire* », expliquait François, lors de la commémoration du 50^e anniversaire de l'institution du Synode des évêques. Il esquissait alors en quoi consiste la démarche synodale : « *Cheminer ensemble – laïcs, pasteurs, évêque de Rome –* », peut aider à « *discerner les nouveaux chemins que le Seigneur ouvre à l'Église* », disait le pape avant de poursuivre son propos : « *Une Église synodale est une Église à l'écoute, consciente qu'écouter "est plus qu'entendre". (...) Le Synode des évêques est le point de convergence de cette dynamique d'écoute menée à tous les niveaux de la vie de l'Église.* »

Logique avec lui-même, si l'on ose dire, François a d'ailleurs mis la synodalité au programme du prochain Synode des évêques. Initialement prévu en octobre 2022, celui-ci pourrait être reporté en raison de la pandémie, selon les informations de *La Croix*.

Il n'empêche, le thème des travaux demeurera : « *Pour une Église synodale : communion, participation et mission.* » Pour le pape, c'est en effet toute l'Église qui est invitée à vivre la synodalité. Que ce soit dans le cadre des synodes diocésains, pour les évêques avec leurs prêtres dans les différents conseils dont ils doivent s'entourer, ou entre évêques eux-mêmes, dans les conférences épiscopales.

C'est dans cette perspective que *La Croix* a choisi, dans les pages qui suivent, d'interroger des catholiques dont les âges, le sexe, les états de vie et les sensibilités présumées représentent, autant que possible, la diversité de l'Église de France. Si un Synode national a pu parfois être réclamé par certains, sur le modèle de ce qui est en cours actuellement en Allemagne, le registre employé ici est moins celui de la revendication que de l'expression d'un besoin de dialogue, à tous les niveaux. Il est d'ailleurs à souligner que l'invitation à écouter revient d'ailleurs dans plusieurs interventions, comme si beaucoup avaient conscience que le corps ecclésial souffrait – d'abord ? – d'un cruel déficit en la matière, auquel s'ajoutent les enjeux de pouvoir et les querelles idéologiques. Donner la parole à chacun pour qu'il trouve sa juste place : voilà bien l'enjeu essentiel que dessinent ces réflexions qui sont autant de pistes pour l'Église de demain.

Repères

La synodalité, garantie d'écoute et de parole

D'étymologie grecque, le mot « synode » signifie littéralement « marcher ensemble ». Dans l'Église, il s'agit donc d'une assemblée réunie pour réfléchir ensemble et éventuellement prendre des décisions ou en préconiser.

Comme le rappelle souvent le pape François, un synode n'est toutefois pas un parlement. C'est, selon ses explications, plutôt le lieu où l'on peut « *parler avec parrhésie et écouter avec humilité* » – la parrhésie étant comprise comme la liberté de parole.

Au niveau de l'Église universelle, cette assemblée est le Synode des évêques. Instituée par Paul VI en 1965, cette structure permet au pape de réunir des évêques du monde entier ainsi que des experts et des auditeurs pour traiter d'un sujet précis ou plus général.

Le synode peut aussi être diocésain. Il est alors convoqué par l'évêque et implique les catholiques du diocèse, laïcs, prêtres et religieux. Selon la Conférence des évêques de France, il permet d'élaborer des « *propositions promulguées par l'évêque et qui engagent l'Église locale* ».

ENTRETIENS

« Dans l'Église, parlons-nous !

Dominique Rouyer *Secrétaire nationale du CCFD-Terre solidaire*
Nicolas Truelle *Directeur général de la fondation Apprentis d'Auteuil, engagés dans Promesses d'Église (1)*

Quand nous avons proposé à des mouvements catholiques de toutes sensibilités de se rassembler pour répondre ensemble à l'appel du pape de lutter contre les abus sexuels et d'autorité dans l'Église, dans sa lettre d'août 2018, nous ne mesurons pas notre audace alors que nos engagements, nos spiritualités, nos traditions liturgiques sont tellement différents.

Nous avons d'abord eu l'intuition que pour nous parler, il fallait que nous nous écoutions. Ainsi lors de notre première rencontre, nous avons proposé à tous les participants de préparer trois minutes d'intervention pour se présenter et exprimer comment cet appel du pape les rejoignait. La qualité d'écoute ce soir-là en a fait pour tous un événement fondateur.

Autre expérience fondatrice : celle de prier ensemble. En confiant l'animation d'un temps de prière lors de chaque rencontre à l'un ou l'autre des mouvements, nous avons découvert les mots, les chants, les formules d'une autre tradition sans nous faire violence. Au contraire, prier selon la tradition de l'autre permet de renouveler la sienne et de l'ouvrir sur d'autres possibles.

Fondatrice aussi fut la facilité déconcertante avec laquelle nous avons trouvé un langage commun pour parler de Promesses d'Église à l'Assemblée plénière des évêques en novembre 2019.

Mais il a fallu aussi « entrer dans le dur » de nos différences. C'est ainsi que, lorsque nous avons eu besoin de nous donner des règles de fonctionnement, nous avons pris conscience que nous n'avions pas la même façon de les concevoir. Entre ceux qui parlaient association, statuts, majorité, représentativité, et ceux qui préféraient l'informel et le consensus, il a fallu trouver un chemin pour que la parole de tous et de chacun puisse se faire entendre et compter sans que cela bloque les avancées collectives. Une première formule a vu le jour ; nous acceptons de vivre dans ce provisoire.

Le plus difficile est sans doute devant nous : comment aborder des sujets si sensibles que sont l'exercice de l'autorité, la place des femmes, les blessés de l'Église, la lutte contre les abus, la recherche d'une plus grande synodalité alors que nous savons qu'ils risquent de nous diviser ? Sur ces sujets de transformation de l'Église, il sera indispensable d'écouter théologiens, historiens et ecclésiologues. Mais l'intuition qui préside à nos rencontres est que notre contribution doit partir de la réalité vécue et de l'expérience de nos mouvements, nous inspirant pour cela de la parole du pape François qui nous rappelle que « la réalité est supérieure à l'idée ».

Reste qu'il faudra bien que nous osions nous dire nos désaccords et les affronter. Là encore le pape François, dans son livre *Un temps pour changer*, nous inspire lorsqu'il propose de passer de la culture de la contradiction à celle de la contraposition de sorte que les différences puissent effectivement envisager de se dire et de se vivre sans se réduire à la disparition de l'une ou l'autre des parties. C'est cette culture du dialogue que nous voulons construire et, à cet égard, nous sommes aussi à l'écoute de l'expérience du Chemin synodal allemand.

Que conclure alors que nous sommes en chemin et qu'à chaque pas nous inventons le pas suivant ? D'abord qu'après deux ans et demi de chemin ensemble nous pouvons témoigner de la joie que nous apporte cette manière de travailler ! Mais nous ressentons aussi de l'impatience

car nous avons conscience de l'urgence de cette transformation de l'Église. Cependant, nous avons appris qu'il faut du temps pour que la parole s'instaure sans peur et que les désaccords n'empêchent pas la communion. Nous avons la conviction que la Parole qui nous rassemble est plus forte que tout ce qui nous sépare.

Nicolas Truelle, Directeur général d'Apprentis d'Auteuil - Ph. Besnard/Apprentis d'Auteuil

(1) Démarche inédite réunissant une quarantaine d'associations, mouvements et communautés catholiques.

« Porter ensemble un projet d'envergure »

Père Pierre-Antoine Belley *Prêtre de la communauté Saint-Martin et curé de la cathédrale de Laval (Mayenne)*

En 2016, deux ans après mon arrivée comme prêtre à Laval, j'ai lancé un pèlerinage à Rome auquel ont participé quelques couples de la paroisse. Là, un désir missionnaire s'est exprimé, comme un rêve un peu fou : et si l'on créait à Laval un lieu ouvert à tous alliant le social, l'intergénérationnel et l'éducatif, dans un esprit chrétien ? C'est ainsi qu'est née l'idée de l'Espace Saint-Julien, actuellement en travaux dans les locaux de l'ancien hôpital de Laval. La plupart de ses pôles (une résidence senior, une maison médicale, une résidence étudiante, un bar associatif, une micro-crèche, ainsi qu'un patronage et un internat pour garçons qui existent déjà mais qui vont déménager) devraient ouvrir courant 2022.

Ce projet d'envergure, nous l'avons rêvé ensemble, dans un premier temps à moins d'une dizaine de personnes. Alors que nous n'avions encore aucun moyen, on en plaisantait, les échanges étaient très libres. Puis l'affaire est devenue plus sérieuse, car la Providence a fait son œuvre : nous avons rencontré un promoteur immobilier partageant nos valeurs, et reçu des soutiens financiers importants. Aujourd'hui, plusieurs millions d'euros sont en jeu. Bien que bénévole, ce projet exige beaucoup de professionnalisme de la part de la cinquantaine de personnes impliquées – aux compétences très diverses (finance, droit, éducation, médecine, etc.).

Comme prêtre, mon rôle est d'accompagner les bénévoles, de les écouter et les encourager dans leur désir de servir le bien commun. Étant au service de tous, le prêtre conserve un rôle d'unité dans le groupe – en particulier dans les moments de doute et de tension, inévitables pour des projets d'une telle envergure. Entre nous, nous tenons à cultiver les valeurs que nous souhaitons promouvoir à l'Espace Saint-Julien : la bienveillance, le service de l'autre et la responsabilité. Dans nos échanges, j'observe une grande liberté d'expression, mais aussi de l'humour, qui donne une énergie considérable ! Je crois que pour le mener à bien, il faut savoir rester humble, ne pas chercher à s'approprier la chose, mais aussi être capable de se retirer le moment venu – cela a d'ailleurs déjà été le cas pour certains d'entre nous. Pour qu'un tel projet soit pérenne, il ne peut reposer sur un seul ou sur quelques-uns.

Quoi qu'il en soit, celui qui doit nous gouverner, c'est bien l'Esprit Saint. Et pour qu'il puisse agir, il faut que nous ayons une attitude d'écoute mutuelle et que nous soyons, ensemble et personnellement, enracinés dans la prière. Ainsi, chaque jour, nous partageons une brève prière composée par l'un des bénévoles. Quand nous faisons ce que nous devons faire, c'est la Providence qui décide. Comme Dieu veut !

« Consulter largement les laïcs »

**Paule Zellitch Présidente de la Conférence catholique des baptisé-e-s francophones
(CCBF)**

Lorsque nous employons aujourd'hui l'expression de « *culture de la synodalité* », nous parlons au fond d'une chose qui devrait être élémentaire dans l'Église, à savoir une culture de l'altérité. À l'origine, le mot synode vient des racines grecques *syn* (« ensemble »), – ce qui veut dire que toutes les voix, toutes les sensibilités doivent être entendues –, et *odos* (« le chemin »), – ce qui implique qu'aucune décision ne surplombe la route : il faut pouvoir avancer sans questions taboues, en mettant tout sur la table pour discerner. Cela nécessite de ne pas rester tout le temps dans l'entre-soi, avec les mêmes personnes notamment aux postes décisionnaires. Cela n'obère en aucune façon la responsabilité et la charge des évêques, c'est une autre manière de faire Église.

Il y a un problème lié à ce qu'est en train de devenir l'Église de France : seuls 34 % des baptisés se déclarent aujourd'hui catholiques, et cela ne dit rien de leur attachement à l'institution. Parmi eux, 2 % sont pratiquants. Quand on parle de consulter les catholiques, de qui parle-t-on ? On ne peut pas imaginer que l'Église aille de l'avant en ne consultant que ces 2 %. Elle doit se donner les moyens d'aller au-delà. Et pour cela, il faut revenir, en faisant le deuil de la fixité, à des choses simples, avec l'introduction de l'altérité, et avec elle la diversité des positions, des paroles, des états de vie dans l'institution. C'est un retour à l'Évangile magnifique à tenir.

Chez nous, à la CCBF, les choses se passent ainsi dans un mode très délibératif, avec ce souci d'aller vers les chrétiens de la nef, des parvis et des périphéries. Rien n'est secret. Nous ne pratiquons pas non plus l'indiscrétion spirituelle, ce qui pose la liberté intérieure et le refus de l'emprise.

Jusqu'à présent, beaucoup de bonnes volontés, parmi les baptisés, ont été découragées car seules les tâches administratives ou caritatives leur étaient assignées. Or de nombreux catholiques sont capables et prêts à se retrousser les manches pour des initiatives de transformation ecclésiale, dans lesquelles ils seraient partie prenante, considérés, dans lesquelles leur voix aurait de l'importance !

Il faut donc que les laïcs de toutes sensibilités, qui représentent 99 % de la tribu, soient impliqués dans le fonctionnement de l'Église, de haut en bas. Qu'ils soient consultés partout. Les sciences sociales nous fournissent des wagons de méthodes pour mettre en place, avec des professionnels, ces consultations larges à questions ouvertes. À l'issue de celles-ci, il importera de confronter – peut-être tous les deux, trois ans – les résultats obtenus pour chaque chantier lancé. Ce n'est pas un protocole inquisitorial, mais une manière de faire le point pour tenir l'objectif. C'est de là que nous tiendrons le sérieux et la performativité de la démarche de sortie de la culture des abus, pour une culture de la coresponsabilité bien posée.

« Sortir de l'élitisme, élargir la diversité des regards »
Dominique Waymel *Sœur apostolique de Saint-Jean, maîtresse de conférences en théologie à l'Institut catholique de Paris*

Le concile Vatican II a vraiment remis en lumière l'égalité de tous les baptisés : l'Église est une communion et c'est à une communion de baptisés que la mission est confiée. Or, a-t-on vraiment reçu le Concile de manière que cette égalité des baptisés soit vraiment rendue effective dans la façon dont chacun prend sa place ? Permet-on à chaque chrétien de participer à la vie de l'Église non seulement en exécutant des projets, des orientations pensées par quelques-uns, mais en prenant part à l'élaboration de ces orientations ? Sont-elles discernées par tous, dans la diversité des états de vie, des tranches d'âge, des situations économiques et sociales ? Il me semble que la catholicité de l'Église, c'est-à-dire cette capacité à embrasser la totalité des dons, est une ressource inouïe pour l'inculturation de la foi, pour rejoindre le monde et accueillir ce qu'il a à nous dire. L'Esprit Saint est l'acteur principal de l'évangélisation et il souffle où il veut. Mais si l'Église se limite à une petite élite, qui a son angle d'approche, son regard forcément limité, elle se prive d'une manière d'être au monde, de rayonner de la richesse du message évangélique.

Va-t-on continuer à penser toujours tout seuls ou bien va-t-on solliciter d'autres chrétiens, différents de nous ? Par exemple, dans la constitution du conseil paroissial : est-ce le curé qui nomme tout le monde ? Y a-t-il un vote ? Cela dépend des paroisses. Dans certaines, la communauté paroissiale choisit la moitié des membres, et le curé complète. Un prêtre me confiait qu'il complétait les choix de sa paroisse de telle sorte que le tissu ecclésial soit bien représenté et ainsi il pouvait être amené à solliciter une personne divorcée, une femme élevant seule ses enfants, des chrétiens avec des situations sociales plus cabossées, susceptibles d'avoir une sensibilité particulière à certaines vulnérabilités, ou d'entrer plus facilement en contact avec des personnes éloignées de l'Église. A-t-on le souci d'un tel équilibre ? Les ressources spirituelles ne sont pas confisquées par une petite élite bien formée, il est indispensable de veiller à ce que la parole soit donnée à ceux qui ne la prennent pas spontanément.

Il me semble qu'il manque aujourd'hui dans l'Église une traduction juridique de la synodalité, qui permette d'inclure davantage des laïcs, des femmes, dans le discernement, dans l'écoute des situations.

La vie religieuse, qui est souvent dite prophétique, a introduit dans l'Église l'importance des instances synodales de débat, d'écoute, de discernement à travers les nombreux conseils. Elle peut continuer à nous inspirer. Ainsi aujourd'hui, dans la vie monastique, les visites canoniques sont très souvent faites à deux voix : ce n'est plus un abbé qui visite, seul, une communauté, mais un abbé et une abbesse, y compris pour des monastères masculins. Car on souligne que les femmes voient des choses que l'homme tout seul ne verra pas. Et les frères s'ouvrent à l'abbesse d'une manière autre. Il me semble que les diocèses pourraient s'en inspirer. Pourquoi l'évêque ne serait-il pas accompagné d'une femme lorsqu'il effectue une visite canonique ? Au lieu d'exercer seul cette responsabilité, ne pourrait-il être entouré d'une petite communauté avec qui il partagerait ce ministère de vigilance ? L'altérité homme-femme est bien présente dans la Révélation. Pourquoi tout d'un coup s'en priver ?

Dans un diocèse, l'évêque est entouré de conseils mais il en fait, finalement, ce qu'il veut. Quand les gens ne sont pas satisfaits, ils écrivent aujourd'hui à Rome bien plus rapidement que par le passé, mais il est dommage que seul Rome puisse intervenir, et qu'il n'y ait pas des lieux de régulation au niveau diocésain, de la métropole, de la Conférence des évêques de France...

« **Bâtir ensemble la liturgie** »

Emmanuel Bouclon *Modérateur de l'équipe missionnée à l'église Saint-Maurice à Lille (Nord)*

Je fais partie des quatorze membres de l'équipe missionnée par l'évêque de Lille pour faire vivre l'église Saint-Maurice, toute proche de la gare Lille-Flandres. Nous sommes complémentaires d'une EAP (équipe d'animation pastorale), dans la mesure où nous ne sommes pas chargés de la gestion de toute la paroisse mais de l'animation de cette seule église, en particulier pour la messe du dimanche soir. Autre différence avec une EAP : nous sommes plus nombreux et nous réunissons plus souvent (une fois par semaine), mais notre engagement n'est pas aussi long dans la durée (rarement plus de deux ou trois ans). Cinq d'entre nous sommes membres de la Fraternité diocésaine des parvis, une association qui vit de l'esprit du concile Vatican II et suit l'inspiration missionnaire de Madeleine Delbrêl.

L'intuition de Saint-Maurice, depuis 2001, est simple : si l'on ne veut pas que la liturgie devienne quelque chose d'abscons, à laquelle on se sent extérieur, il faut y impliquer les fidèles au maximum, et aussi lui permettre d'évoluer. On ne fait pas n'importe quoi, bien sûr ! Les fondements sont solides, mais c'est une liturgie en mouvement, qui évolue avec la communauté dans toute sa diversité : proches, habitués, participants ponctuels qui sont parfois loin de l'Église et auprès desquels nous sommes particulièrement envoyés... À Saint-Maurice, la liturgie est belle parce qu'elle est cobâtiée avec l'ensemble de l'assemblée. On sent que cela ne repose pas que sur le prêtre. Pendant une messe, jusqu'à une trentaine de personnes peuvent être sollicitées pour participer (par une lecture, un témoignage, etc.).

Nous, l'équipe missionnée, coordonnons plusieurs groupes (responsables de la musique, des fleurs, de la prière universelle, etc.) et donnons l'impulsion pour certains changements. Parmi ces sujets de réflexion collective : le geste à poser pendant le Notre Père (la main gauche sur l'épaule de son voisin, et la main droite ouverte) ou encore la disposition de l'assemblée pendant la prière eucharistique (tous autour de l'autel). Parfois, on tâtonne... Pendant la pandémie, nous avons eu l'idée de proposer le mot *paix* en langue des signes pour le geste de paix, mais cela s'est avéré compliqué à reproduire pour l'assemblée ! On essaie de rester à leur écoute, pour ne pas s'entêter dans un geste qui ne leur parlerait pas.

Avec Xavier (*Behaegel, prêtre du diocèse de Lille en mission à Saint-Maurice depuis dix ans, jusqu'en septembre prochain, NDLR*), les relations sont particulièrement fluides et apaisées. Le fait que nous nous retrouvions une fois par semaine pour échanger après avoir prié et mangé ensemble ne doit pas y être étranger... Je me sens libre de lui dire ce que je pense. Pour les annonces à la fin de la messe, par exemple, il me semble préférable que ce ne soit pas lui qui les lise, pour bien signifier aux fidèles que c'est toute l'équipe qui les invite à tel ou tel événement.

« Rendre l'organisation moins hiérarchique »
Fanny Steyer *Journaliste à la télévision publique RBB à Berlin*

Voilà sept ans que je suis membre de la paroisse Saint-Christophe, dans le quartier multiculturel de Neukölln à Berlin. Elle est gérée par un prêtre pallotin et est connue dans la capitale comme étant très ouverte, moderne, engagée envers les réfugiés. En France, je fréquentais la paroisse catholique Saint-Ferdinand-des-Ternes dans le 17^e arrondissement de Paris, une énorme « machine », très structurée. Le scoutisme a accompagné ma jeunesse, j'ai étudié dans des établissements catholiques. À mon arrivée à Berlin, j'ai mis du temps à trouver une paroisse qui corresponde à ma vision actuelle de ma foi et qui convienne aussi à mon mari, allemand et de confession protestante.

Durant deux ans, j'ai fait partie du conseil paroissial. Le rôle des laïcs y est important et j'ai l'impression que l'organisation y est moins hiérarchique qu'en France. Le conseil est très mixte, avec autant de femmes que d'hommes, mais tous âgés de plus de 50 ans. Le prêtre est assez ouvert et demande notre avis sur l'organisation des événements comme la fête de la Saint-Martin, les actions durant le Carême. Il faut rappeler que l'on manque cruellement de prêtres ici. Bien que nous nous trouvions dans la capitale, nous sommes une minorité, en tant que catholiques. C'est vrai dans tout l'est du pays et c'est lié à l'histoire récente de l'Allemagne. Quelle différence avec Paris et le 17^e arrondissement où tout le monde est catholique et où tout le monde pense plus ou moins la même chose ! Du coup, cela remet notre ego en place. Je réfléchis beaucoup plus à ma foi depuis que je suis à Berlin. C'est très enrichissant. Cela nous pousse aussi à nous ouvrir davantage, à être en dialogue avec les protestants, à trouver des solutions pratiques. Par exemple, le prêtre de Saint-Christophe doit gérer trois paroisses et il délègue certains offices aux laïcs, et notamment à une femme, Lissy Eichert. Elle appartient elle aussi à la communauté pallotine et fait des homélies. Elle le fait aussi régulièrement le dimanche sur la chaîne de télévision publique ARD. Cela me plaît.

À Paris, je n'ai jamais vu une femme faire des homélies. À Berlin aussi, cela reste assez exceptionnel. Mon souhait est toutefois que cette pratique devienne la règle, que les laïcs gèrent davantage les cérémonies. Nous devons nous adapter, être pragmatiques face au manque de prêtres. L'Église a tout à gagner à inclure davantage les laïcs, et surtout les femmes.

En Allemagne se tient depuis un an et demi un chemin synodal, un dialogue entre les évêques et les laïcs. Nous en avons parlé plusieurs fois au sein de la paroisse mais les gens sont assez critiques. Ils estiment que ce processus de dialogue ne va pas assez loin ni assez vite. Je sais que les transformations au sein de l'Église vont prendre du temps, mais parfois je suis un peu découragée.

« Je rêve d'une Église fraternelle et modeste »

Frère David-Marc d'Hamonville *Ancien père abbé de l'abbaye d'En-Calcat (Tarn) (1)*

Qu'est-ce que la vie monastique peut bien dire à la grande Église ? L'Évangile de Marc pourrait nous faire réfléchir. Marc, c'est l'Évangile de la disparition des « pères », de l'émergence des « frères ». Dans le chapitre 10, on voit les disciples se battre encore pour savoir qui est le plus grand. Jésus leur a pourtant demandé d'être comme des enfants, c'est-à-dire des personnes sans aucun poids dans la société.

Dans l'Église catholique, on continue à n'avoir d'égards que pour des pères et des répliques de pères. Or, le Père du ciel n'est là que par sa parole, et nous sommes tous frères de Jésus. Dans la règle de saint Benoît, l'abbé n'a pas de fils, il a des frères. Être abbé est un service (mais hélas aussi un honneur qui fait qu'on vous entoure encore plus de ces « *mon père, mon père* » qui me sortent par les trous de nez). Au monastère, un père abbé vit tout le temps avec ses frères, il ne peut guère se payer de mots.

Jésus vivait « avec » ses disciples. « Vivre avec » est au cœur de l'Évangile, vivre ensemble dans la fraternité et la proximité. Sans doute la pandémie nous rappelle-t-elle cette dimension vitale de la proximité, cette invitation à être là où nous sommes. C'est un changement d'échelle : on ne peut pas vivre au quotidien la fraternité à l'infini. Tout se vit dans un groupe à taille humaine de communauté, de vie paroissiale, de village.

Souvent, la question du rang paralyse : l'âge, l'argent, les diplômes, le pouvoir, la spécialisation rendent la fraternité plus difficile. C'est la vie domestique, ordinaire, qui permet la fraternité : être à tour de rôle et au coude-à-coude à la cuisine, à la vaisselle, ou à quelque autre service très simple, construit la fraternité. Dans une communauté bénédictine, la date d'entrée seule détermine le rang du frère. De ce fait, les premiers par le rang ont souvent besoin d'une canne ou d'un fauteuil roulant : les premières places sont bien peu enviables ! Et la règle invite l'abbé à écouter chacun, y compris le dernier arrivé, la plus petite voix. Pour bien s'entendre, il faut beaucoup s'écouter ! Comment passer d'une Église des ténors à une Église où l'on écoute aussi les plus petits ?

Je rêve d'une Église fraternelle, modeste, proche, une petite Église avec des visages. Saint Benoît cite deux fois l'Église : au chapitre 13, il invite « à chanter les cantiques à la façon de l'Église de Rome ». Dans le prologue, il rappelle l'Apocalypse, invitant « celui qui a des oreilles à écouter ce que dit l'Esprit aux églises ». C'est dans les petites églises que se vit l'appel. Avant d'être celle qui organise, j'aimerais que l'Église redevienne, à partir du sens originel du mot, « celle qui appelle ».

(1) Auteur de *Si tu veux la vie*, Albin Michel, 2021

« Écouter vraiment les jeunes »

Guillaume Cail et Jérémie Thomas *Fondateurs de l'école Pierre, dans le diocèse de Lyon*
(1)

L'école Pierre a un objectif clair : former une nouvelle génération de leaders chrétiens qui réfléchissent différemment et envisagent l'avenir de l'Église avec un regard réconcilié entre leur foi, la créativité et la culture actuelle. Nous pensons que l'Église doit se décroiser du reste du monde. Aujourd'hui, les jeunes ne grandissent plus dans une culture anticléricale. Ils sont plutôt indifférents vis-à-vis de l'Église, tout en étant intrigués par la question de la transcendance. Si nous arrivons à montrer que Dieu n'est pas un concept démodé, un jeune, avec sa créativité, peut mettre le feu au monde.

Pendant la phase de création de l'école, nous, deux laïcs, nous sommes battus pour faire entendre notre projet. Bien qu'encouragés par le diocèse, nous voulions garder une certaine indépendance vis-à-vis de l'institution, parce que sinon on ne fait pas du neuf ! Nous sommes accompagnés par le prêtre de la paroisse Sainte-Blandine, mais il est plutôt un ami, un soutien spirituel. Or, certains ont eu beaucoup de mal à accepter que notre école ne soit pas dirigée par un prêtre.

Il existe une forme de postulat de non-crédit de la part des laïcs, comme si nous ne pouvions pas être force de création. En paroisse, les anciens disent souvent « *C'est super les jeunes !* », ils veulent qu'on « *dynamise leur communication* ». Mais ce n'est pas la communication qu'il faut changer : c'est la proposition ! Et les jeunes ont plein d'idées ! Un des problèmes de l'Église, c'est qu'elle ne donne pas aux laïcs des responsabilités, mais des charges : elle ne leur donne pas la place pour créer, innover, changer la proposition en profondeur, parce que « *c'est comme ça* ». Mais si on les écoutait *vraiment*, les laïcs ?

Pour faire comprendre aux jeunes la place qu'ils peuvent prendre, nous les mettons en responsabilité sur des projets, dans des situations dans lesquelles ils ne se retrouvent jamais. Nous leur apprenons à reconnaître leurs talents, et à les mettre au service de l'Église pour qu'ils prennent confiance, se sentent « autorisés » à s'exprimer. Ils ont des cours de théologie, de philosophie et d'exégèse, mais aussi de management, d'entrepreneuriat et d'innovation. Nous leur apprenons à être des meneurs tout en se mettant en position de serviteurs.

Nous devons refaire de la messe du dimanche le lieu le plus attirant de la semaine. Cela implique de lâcher beaucoup de choses, et d'écouter *vraiment* les jeunes. En tant que laïcs, nous devons apprendre à nous sentir responsables de notre Église (avec un grand et un petit « e »), mais pour cela, il faut que les prêtres nous laissent la place et arrêtent de rester entre eux ! C'est un changement de culture dont nous avons besoin : dès le séminaire, les futurs prêtres ne restent qu'entre eux, et peu à peu l'écart culturel se creuse avec le monde... jusqu'à devenir irrattrapable, et les prêtres inaudibles pour les non-croyants.

Dans la direction institutionnelle de l'Église, tout est pensé par des prêtres : tant que ce schéma restera, l'Église ne pourra pas se renouveler. Le changement passera par l'intuition de personnes inspirées qui désirent faire les choses autrement.

(1) Elle forme chaque année des jeunes chrétiens à l'audiovisuel, la louange, la théologie, le leadership et à l'entrepreneuriat pour l'Église.

« Faire plus de place aux femmes dans la gouvernance »

Isabelle Delerive Membre du conseil épiscopal du diocèse de Créteil depuis 2016

Lorsque Mgr Michel Santier (évêque de Créteil de 2007 à 2020) m'a appelée au conseil épiscopal, ma première réaction fut la surprise. Pour lui, c'était une évidence parce que nous avons beaucoup collaboré les années précédentes au service de la catéchèse. Ce fut aussi un peu déstabilisant car dans mon esprit ce conseil, c'était vraiment le saint des saints, un lieu où très peu de gens pouvaient entrer. Je savais toutefois qu'il était ouvert aux laïcs et notamment aux femmes puisque dans notre diocèse Anne Dubost fut la première femme à l'intégrer dans les années 1990.

Au début, il y a une forme d'enthousiasme puis en expérimentant ce lieu de pouvoir, j'ai acquis une certaine lucidité parce que ce n'est pas toujours simple, il peut y avoir des tensions. Je me sens aussi une responsabilité à l'égard des premières femmes qui ont fait partie de ce conseil et de celles qui y viendront.

Cela nécessite beaucoup d'exigence et de travail pour être légitime par rapport à tous ces prêtres ou diacres. Mais j'ai fait l'expérience d'un changement de regard. Je mettais un peu sur un piédestal les prêtres, diacres, et religieux tandis qu'aujourd'hui, je vois d'abord des baptisés comme moi. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment je vais collaborer avec eux pour annoncer l'Évangile.

C'est par la maîtrise de mes dossiers que ma voix va porter. Lorsque j'évoque des sujets qui me concernent, je sens une véritable écoute. Peut-être que j'interviens moins sur d'autres, qui peuvent apparaître comme réservés à tel ou tel. Sur le terrain, certains se confient plus facilement à moi car je suis une femme laïque mariée. Je peux jouer le rôle d'intermédiaire et peut-être oser dire ce qui ne va pas dans le but de faire avancer les choses avec plus de liberté qu'un prêtre ou diacre par rapport à l'évêque.

Je suis très attentive à ce que font les femmes dans l'Église. Mon acte militant, c'est de vouloir prouver que, comme femme, je suis une partenaire valable et intéressante pour l'annonce de l'Évangile. Je suis là parce que j'ai acquis cette légitimité et des compétences, car il ne s'agit pas d'appeler des femmes seulement car ce sont des femmes, mais bien pour leurs compétences.

Je ne me dérobe pas et j'espère permettre à d'autres femmes de se dire c'est possible. Il faut être tenace et volontaire : selon moi, c'est en œuvrant à l'intérieur qu'on va ouvrir encore plus de portes. Cela me paraît d'une telle évidence de permettre aux femmes de bénéficier de davantage de reconnaissance et de leur faire plus de place. Se priver de tous les charismes que peuvent apporter les baptisés quelle que soit leur vocation serait une folie.

Je suis militante de la synodalité, qui n'est pas une prise de pouvoir mais une collaboration : nous avons une tellement bonne nouvelle à dire que nous avons besoin de toutes les énergies. Ensemble, nous sommes le corps du Christ.

« L'Église de demain, c'est celle que Dieu nous montrera »

Laurent Landete *Directeur du Collège des Bernardins, membre du dicastère pour les laïcs, les familles et la vie (1)*

Il me semble qu'il y aurait un piège à s'approprier les choses, en disant qu'on les voit de telle ou telle façon, alors qu'il s'agit de recevoir de Dieu l'Église qu'Il veut. L'Église est avant tout l'instrument du salut des hommes, ce n'est pas simplement une structure qu'il faudrait bâtir comme on édifie une entreprise. Nous devons prendre garde à ne pas tomber dans des pièges mondains qui nous éloigneraient peut-être de ce que le Seigneur veut.

Avant de parler d'un renouveau des structures, il faut donc parler du renouveau de la vie de sainteté et de la joie à rencontrer une personne qui est le Christ. Pour cela, il est nécessaire de se replonger dans les grâces du concile Vatican II, qui nous invite à renouveler notre rapport à la Parole de Dieu, à revoir le rapport entre sacerdoce ministériel et sacerdoce commun des baptisés, ou encore à revoir notre manière d'être dans le monde et de l'écouter.

Évidemment, il y a des choses à reprendre dans le fonctionnement de l'Église et il faut chercher de nouvelles manières d'exercer la vie ecclésiale. Mais, s'il faut se préoccuper de questions organisationnelles, ces problématiques doivent avant tout être au service du prophétisme de l'Église. Sans quoi, ces réformes mourront avec nous. À l'inverse, si le peuple de ceux qui reçoivent le baptême est enraciné dans le Christ, ces questions organisationnelles iront d'elles-mêmes. L'Église de demain, c'est celle que Dieu nous montrera.

L'Église de demain est celle qui répondra à sa vocation propre d'être à l'écoute des joies, des tristesses et des angoisses des hommes de notre temps. C'est un lieu prophétique qui répond aux attentes du monde, sans être à la remorque des idées du monde mais en étant à la pointe, parce qu'elle est un appel imminent au salut. Je crois que notre société attend beaucoup plus d'écoute, d'attention, de collaboration, de convivialité, ou encore de complémentarité. Cela demande notamment de la « *patience apostolique* », selon l'expression du pape François, c'est-à-dire de garder le souci de prendre le temps de rencontrer et d'aimer.

L'enjeu majeur pour l'homme d'aujourd'hui est de revisiter nos modes de vie. Et nous, baptisés, allons-nous entendre le cri des pauvres, le cri de la terre ? C'est là que doit être l'Église de demain, car telle est sa vocation : non pas régenter le monde, mais éclairer tout homme dans sa capacité à choisir le bien. Le pape Benoît XVI disait que l'évangélisation ne pouvait se faire que par attraction. Quel mode de vie allons-nous proposer pour attirer ? L'Église de demain est une Église qui attire et qui propose des modèles répliquables. C'est ainsi que les gens seront intéressés par l'Église. Et pas par des réformes de structures, aussi importantes soient-elles.

(1) Membre de la communauté de l'Emmanuel, dont il a été modérateur général de 2009 à 2018.